

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 49 (1904)
Heft: 4

Artikel: La guerre russo-japonaise
Autor: Weber, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338179>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

XLIX^e Année

N^o 4

Avril 1904

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE¹

I

Les causes.

Si jamais conflit est apparu comme soumis à la loi de fer du développement historique des belligérants, c'est assurément le cas de la guerre actuelle.

Depuis des siècles, l'Empire russe aspire à des ports libres de glace, et les progrès croissants de sa population — elle s'élève aujourd'hui à 130 millions d'âmes — lui imposent l'acquisition de territoires d'émigration.

Le Japon, puissance insulaire, entretient, sur un domaine de 183 000 km. carrés (sans Formose), 46 millions d'habitants. Il souffre d'un excès de natalité. Il y va de son existence de posséder dans le voisinage de ses îles un sol propre à la colonisation où, sans rompre politiquement avec la mère-patrie ni affaiblir les liens qui l'unissent à elle, puisse se développer le surcroît de sa population.

Entre ces deux pays en constante expansion s'étalent des territoires susceptibles de leur fournir pour longtemps l'espace dont ils ont besoin, et ces territoires sont partie intégrante du sénile empire chinois. Telle la Corée, vassale de la Chine jus-

¹ Ce récit est basé sur les informations reçues au jour le jour. L'auteur s'applique à ne retenir que les nouvelles dignes de foi. Dans les cas où il ne réussirait pas, malgré ses efforts, à dégager l'exacte vérité, il requiert d'ores et déjà l'indulgence des lecteurs.

qu'en 1895, dont la complète impuissance politique s'ajoute à la richesse du sol pour tenter la convoitise de ses voisins.

Rappelant par sa situation et sa superficie (218 000 km. carrés) la presqu'île Italique, la Corée compte 9 millions d'habitants, de race et de langue apparentées aux Japonais, et ayant adopté sans y rien changer la culture chinoise. Le pays, abondant en terres cultivables, en forêts, en mines de charbon et en métaux, est administré par l'empereur J Hōng qui, lui-même esclave de son harem, fonde son pouvoir sur un mandarinat pourri et sur une caste militaire de brigands.

La majeure partie du peuple coréen est formée de paysans misérables, peu soucieux de cultiver le sol autrement que pour s'assurer une chétive existence. Le 50 à 60 % des produits reviennent en effet aux percepteurs de l'impôt et à la soldatesque qui les accompagne. De fréquentes révoltes agraires sont la conséquence naturelle de cet état de choses.

Des siècles durant, la Corée fut une pomme de discorde entre la Chine et le Japon. Elle fut tributaire de la Chine du commencement du XVIII^e siècle jusqu'en 1895. Toutefois, le Japon obtint des droits particuliers, droits commerciaux et d'entrepôts, dont il s'autorisa pour accroître son influence économique. C'est ainsi que le port de Fusan, à l'extrémité sud de la presqu'île, devint une base commerciale et une colonie japonaise. De même Chemulpo, sur la côte occidentale, port de la capitale et résidence, Séoul. Quand donc les Russes entreprirent la construction de leur chemin de fer transsibérien, les Japonais eurent tous motifs de craindre le prochain voisinage, sur le continent, d'un rival supérieur en puissance qui ne tarderait pas à contrecarrer leurs prétentions sur la Corée, prétentions qu'ils n'avaient jamais abandonnées. Aussi, en 1894, tentèrent-ils, pour s'opposer aux Russes, un vigoureux effort.

Des troubles internes leur fournirent l'occasion de débarquer des troupes en Corée « pour la protection de leurs nationaux ». Les Chinois se levèrent afin de défendre leurs droits de suzeraineté, mais furent défaits sur terre et sur mer. Les Japonais, bientôt maîtres de la presqu'île, s'avancèrent à travers la Mandchourie sur Pékin, tandis que leur flotte s'emparait de Port-Arthur, Wei-Hai-Wei, puis occupait Formose.

Mais, au printemps de 1895, leur marche victorieuse sur Pékin fut interrompue tout à coup par l'intervention de la

Russie et de la France, auxquelles se joignit l'Allemagne. La paix de Simonosaki, signée le 17 avril 1895, les contraignit à renoncer à leur conquête, Formose excepté, et à se contenter d'une indemnité de guerre de 200 millions de taels (au cours de 7 fr. 50). La Corée fut proclamée indépendante.

Cependant, les Japonais, afin de n'être pas obligés de restituer le port de Wei-Hai-Wei, le remirent à l'Angleterre, et nouèrent avec cette puissance une convention, dont l'effet fut de les couvrir vis-à-vis de la France, alliée de la Russie.

L'indemnité de guerre fut consacrée à renforcer la flotte et l'armée.

Dès le temps de Pierre-le-Grand, l'Empire russe s'est efforcé de gagner à travers la Sibérie l'Océan Pacifique et de prendre pied sur quelque rivage libre de glace. Ce ne fut qu'en 1857, toutefois, que la Chine consentit à voir dans l'Amour la ligne frontière. En 1860, les Français et les Anglais marchaient sur Pékin; les Russes franchirent l'Amour et prirent possession, entre l'Oussouri et la mer du Japon, d'un territoire chinois égal en superficie à la France et s'étendant jusqu'à la frontière septentrionale de la Corée. Au sud « du gouvernement de l'Oussouri », dont ils s'étaient emparés ainsi presque sans combat, ils fondèrent sur la baie Pierre-le-Grand le port de Vladivostok. Mais ce port encore, malgré sa latitude du 43^e degré, qui est celle de Marseille, reste gelé pendant quatre mois d'hiver; en outre, il communique avec la haute mer par des détroits que commandent les îles du Japon.

Pendant une trentaine d'années, l'état des choses ne se modifia guère en Extrême-Orient. Les préoccupations russes se portaient sur les troubles de Pologne, sur la guerre de 1876-1878, et sur la conquête, dans l'Asie centrale, des khanats de Merw, de Buchara et de Samarkand. Mais la situation prit une autre tournure lorsque, le 29 mars 1891, le tzar décréta l'établissement du chemin de fer transsibérien. La puissance moscovite devait en être considérablement accrue.

L'année 1896 vit l'ouverture à l'exploitation de la ligne de la Sibérie occidentale, 1420 km., de l'Oural à Ob; l'année 1898 celle du tronçon de la Sibérie centrale, 1868 km., jusqu'au lac Baïkal. Pour la traversée de celui-ci, le transport des trains se fait par bateaux.

L'an d'avant déjà, en 1897, deux réseaux avaient été achevés dans la Sibérie orientale, celui du lac Baïkal à Stretensk, et la ligne de l'Oussouri, de Chaborowsk à Vladivostok. L'établissement du réseau intermédiaire, de Stretensk à Chaborowsk, fut ajourné, le transit devant s'effectuer par voie fluviale ; la navigation à vapeur emprunta le Schilka et l'Amour. Mais cet expédient ne pouvait durer. Un tracé permettant d'éviter le détour par l'Amour jusqu'à Chaborowsk, en traversant directement, en territoire chinois, la Mandchourie pour atteindre Vladivostok, devait présenter non seulement l'avantage d'une communication sensiblement plus courte, mais celui d'un parcours en des contrées climatériquement et économiquement mieux partagées.

C'est sur ces entrefaites que le 27 août 1896, une grosse nouvelle surprit le monde. Par une convention passée entre le gouvernement chinois et la Banque russo-chinoise, à Pékin, derrière laquelle agit le gouvernement russe, celle-ci s'engageait à construire, par le plus court, du lac Baïkal à Vladivostok, à travers la Mandchourie, une ligne de 1520 km. Cette ligne, placée sous le contrôle russe, devait être protégée par des troupes russes. En fait, ce traité équivalait à une main-mise de la Russie sur le nord de la Mandchourie.

Le 8 octobre 1897, autre traité, cette fois-ci entre la Russie et l'empereur de Corée : ce dernier abandonnait à des administrateurs russes la gestion des finances coréennes, et, peu après, des officiers russes entreprenaient la réforme de l'armée. Mais le manque d'argent ne leur permit pas de la pousser très avant. La même année, une « Société anonyme » obtint de l'empereur de Corée une concession pour « l'exploitation des forêts sur le Ya Lu ». Des colonies devaient être créées sur sol coréen, protégées par des postes de cosaques. Enfin, toujours la même année, au mois de décembre, une escadre russe s'établit à Port-Arthur, soi-disant afin d'hiverner dans un port à peu près libre de glace. Mais au printemps suivant, une convention était passée avec la Chine en vertu de laquelle cette dernière cédait à bail, pour 25 ans, à la Russie, la presqu'île de Kwantung avec les ports de Port-Arthur et de Talién-wan et lui concédait la construction d'un chemin de fer reliant Port-Arthur à la ligne du nord-mandchourien. Pour assurer la protection de ce chemin de fer « contre les entreprises des Thougouses », la Russie fut autorisée à échelonner des troupes le long du tracé. Environ

16 000 hommes occupèrent des casernes et stations fortifiées. Port-Arthur reçut une forte garnison. Des paysans russes, soumis au service militaire naturellement, furent établis avec leurs familles le long de la ligne. On travailla fiévreusement aux fortifications de Port-Arthur, port de guerre, et au port de commerce de Talién-wan, lequel reçut le nom de Dalny.

Lorsqu'en 1900 l'insurrection des Boxers s'étendit de Chine en Mandchourie, d'importants tronçons du chemin de fer mandchourien étaient prêts à l'exploitation et servirent à des transports de troupes. Cependant, la majeure partie de ceux-ci eurent lieu par eau.

Une sanglante répression mit fin à l'insurrection. Des garnisons sensiblement renforcées n'en demeurèrent pas moins en Mandchourie. La Russie, solidement établie sur les confins territoriaux de la Corée, flanquait la presqu'île de ses deux ports de guerre de Port-Arthur et Vladisostok et avait pris pied dans l'administration de l'empire, cela sans préjudice de nouveaux coups décisifs sur l'échiquier de l'Extrême-Orient.

Le 30 mars 1900, elle obtint de la Corée un dépôt de charbon à Masampo, à l'extrémité sud de la presqu'île, tout près de Fusan. On pouvait s'attendre à ce que ce dépôt de charbon se transformât avant longtemps en un port de guerre. Par là se trouveraient menacées les communications japonaises entre Schimonoseki et Fusan, et coupée la voie essentielle par laquelle pouvait s'exercer en Corée l'influence japonaise. D'une manière générale, une fois la flotte de guerre russe en état de s'appuyer sur Port-Arthur, Masampo et Vladivostok, le Japon, au point de vue maritime et stratégique, était coupé de la Corée.

Mieux encore. Au printemps 1903, un édit du tsar érigea un « gouvernement d'Extrême-Orient ». A sa tête fut placé l'amiral Alexeïeff, avec titre de vice-roi. Alexeïeff reçut des pouvoirs illimités, tant politiques que civils et militaires, aux fins, en lieu et place du tsar et en son nom, d'administrer la Transbaïkalie, le gouvernement de l'Oussouri, le Kwantung et les territoires de protection du chemin de fer mandchourien.

Un pouvoir militaire despotique aussi indépendant, ayant derrière lui toute la puissance de l'Empire moscovite, ne pouvait que conduire très promptement à une politique d'annexion. Les circonstances le démontraient avec la clarté de l'évidence. Pas à pas, le Japon voyait refoulées ses prétentions sur la

Corée. Il lui fallait renoncer à tous ses espoirs ou partir en guerre.

En principe, la diplomatie japonaise n'avait aucun droit à s'immiscer dans les conventions qu'il plaisait à la Russie de passer avec la Chine et la Corée. Mais elle n'eût pas de peine à découvrir un expédient. D'accord avec les Etats-Unis et l'Angleterre, elle conclut avec la Chine des traités de commerce. En vertu de ceux-ci, la Chine, usant de ses droits de souveraineté sur la Mandchourie, ouvrit au commerce de toutes les nations les deux villes de Moukden et d'Antung. Une convention de ce genre permettait au Japon, en s'appuyant diplomatiquement sur les deux autres puissances, de contraindre la Russie à déclarer jusqu'à quel point elle reconnaissait la souveraineté de la Chine en Mandchourie.

La Russie ne se sentait pas prête à la guerre. D'autre part, l'idée d'abandonner la moindre parcelle des avantages acquis n'effleurait pas son esprit. Elle répondit évasivement et s'efforça de tirer les négociations en longueur, tout en renforçant ses garnisons en Extrême-Orient et complétant ses approvisionnements de guerre... jusqu'au jour où le Japon perdit patience.

Le 5 février, contraint par l'opinion publique au plus haut point surexcitée et prête à la révolution, le gouvernement japonais rompit les relations diplomatiques avec la Russie.

II

Les forces militaires du Japon.

Le jour où les forces militaires japonaises, organisées sur le modèle européen, auront atteint leur complet développement, l'Empire du Mikado, avec ses 46 millions d'habitants, disposera d'une armée de 460 000 hommes en temps de paix et de plus d'un million d'hommes sur pied de guerre. Actuellement, deux choses lui font défaut pour atteindre ce résultat : les moyens financiers et un cadre d'officiers exercés.

Le Japon n'a sérieusement imité les armées européennes qu'à partir de 1872. A cette époque, les fondements de la réforme militaire furent posés par des officiers allemands : administration, organisation de l'armée, instruction, des unités supérieures

jusqu'au simple soldat, tout a été taillé sur le patron de la Prusse. Après la victoire de 1894 sur la Chine, les officiers européens furent congédiés ; les Japonais se sentaient en état de voler de leurs propres ailes.

La base de la constitution militaire est le service général obligatoire et personnel. Toutefois, vu l'abondance du personnel, on ne retient, par motifs budgétaires, que la moitié des recrues utilisables. Le sort prononce qui doit servir et qui est renvoyé dans la réserve de recrutement.

Le Japonais passe sous les drapeaux de 20 à 22 ans ; pendant les quatre années qui suivent, il appartient à la réserve de l'armée active ; à 27 ans, et pour cinq années, soit jusqu'à 31 ans révolus, il figure dans la landwehr (armée territoriale).

L'armée de campagne est répartie en douze divisions de ligne et une division de la Garde, celles-là recrutées strictement par arrondissements territoriaux, celle-ci levée sur l'ensemble du territoire national. Dans chaque division, *l'infanterie* forme deux brigades de deux régiments à trois bataillons ; *la cavalerie*, un régiment à trois escadrons ; *l'artillerie*, un régiment de deux groupes de trois batteries. Viennent en surcroît dans la 1^{re} division et dans la garde deux régiments de cavalerie et trois d'artillerie utilisables, en cas de guerre, comme troupes de corps dans les formations de corps d'armée qui peuvent être constituées à ce moment-là. En troupes du génie, la division dispose d'un bataillon de pionniers à trois compagnies. Enfin les troupes de santé et les trains nécessaires. Quelques divisions possèdent des sections de mitrailleuses.

Ces diverses formations représentent pour l'armée de première ligne un effectif de 152 bataillons, 55 escadrons et 114 batteries, soit 132,000 fusils, 8200 sabres et 684 canons de campagne et de montagne.

Tenant compte de la nature du terrain tant en Corée qu'au Japon, on a formé dans l'artillerie de l'armée de campagne sept groupes de montagne, soit 21 batteries.

N'est pas comprise dans l'armée de campagne, mais pourrait marcher néanmoins après avoir été remplacée par des troupes de seconde ligne, une division de garnison de Formose.

Comme troupes de seconde ligne, le Japon dispose d'une landwehr mobile de 104 bataillons, 26 escadrons, 52 batteries, 26 compagnies de pionniers et autant de compagnies du train.

En outre, lors de la mobilisation, on forme avec les hommes en supplément dans la réserve de l'armée active : 52 bataillons d'infanterie, soit un bataillon par régiment, 17 escadrons, 19 batteries, 13 compagnies de pionniers et 13 du train. Ces unités servent de noyaux pour l'instruction des hommes non exercés de la réserve de recrutement, dont le nombre pour l'armée de campagne peut être évalué à 150 000. Huit semaines environ après l'achèvement de la mobilisation, ces 52 unités, complétées peut-être par les éléments aptes du cadre de landwehr, peuvent être mobilisées en 52 régiments de réserve ou de marche. Les armes spéciales également, quoique en de moindres proportions, sont en mesure de constituer des formations nouvelles importantes, de telle façon que l'armée de campagne qui entre en action avec un effectif d'environ 180 000 hommes de première ligne, peut être portée à 300 000 hommes.

Les troupes exercées d'infanterie et d'artillerie sont à la hauteur, dit-on, des meilleures des armées européennes. La cavalerie serait de moindre valeur, le Japon ne possédant pas de cheval de guerre convenable. Cette lacune doit être comblée par des achats à l'étranger (en Hongrie et aux Etats-Unis). Mais bien qu'en ces derniers temps de tels achats aient eu lieu en nombre, la situation n'en a pas été sensiblement améliorée.

L'armement sort des fabriques nationales mais diffère peu des modèles allemands, pour l'infanterie aussi bien que pour l'artillerie.

Le système de défense fortifiée est en rapport avec la considérable étendue des côtes. Il est établi de façon grandiose et comporte l'armement d'artillerie cuirassée le plus moderne.

L'enseignement militaire supérieur est donné dans de nombreux instituts à la tête desquels l'Académie de guerre. L'état-major général est absolument à la hauteur de sa tâche.

Le développement de la flotte de guerre japonaise a marché de pair avec celui de l'armée de terre ; c'est une conséquence impérieuse de la nature insulaire du pays ; sans la supériorité sur la flotte ennemie, aucune entreprise continentale de quelque envergure n'est possible. Aussi bien le Japon bénéficie-t-il de la condition fondamentale d'une bonne marine de guerre. Une grande partie de sa population vit de pêche et de navigation. La flotte commerciale s'est développée à tel point qu'elle chiffre aujourd'hui par 900 vapeurs et 25 000 voiliers.

La flotte de guerre japonaise est forte de 156 navires et transports. De ceux-ci constituent la flotte active :

Huit vaisseaux de ligne, desquels le *Mikasa*, l'*Asahi*, le *Hatsuse* et le *Shihishima* sont de nouvelles et puissantes constructions, avec un déplacement de plus de 15 000 tonnes. Six croiseurs cuirassés : l'*Adzuma*, l'*Iwate*, l'*Idzumo*, l'*Atsama*, l'*Tokiwa* et l'*Yakumo*, déplaçant tous plus de 9000 tonnes. Il faut y ajouter le *Kassuga* et le *Nissin*, de 7700 tonnes, achetés à Gênes et arrivés après les premières hostilités. 14 croiseurs protégés de divers tonnages, 22 canonnières, 15 contretorpilleurs et 65 torpilleurs. L'effectif du personnel de la flotte de guerre est de 1500 officiers et 28 000 hommes. Ces 150 bâtiments ont un tonnage total de 260 000 tonnes, et un armement de 134 pièces de grosse artillerie, 400 pièces d'artillerie moyenne, 930 canons à tir rapide. Les vaisseaux de ligne ci-dessus dénommés sont armés chacun de 4 canons de 305 et de 14 canons à tir rapide de 15 centimètres.

En 1894 déjà, la flotte de guerre japonaise, alors à ses débuts, a révélé son esprit de hardiesse et d'entreprise.

Comparé à l'Européen, spécialement au Russe, le soldat japonais est, comme on sait, de stature plus petite avec une apparence chétive, mais il est tenace, mobile, infatigable dans les marches aussi longtemps qu'il n'est pas chargé, sobre et d'une irréprochable discipline.

Les représentants des traditions guerrières de la nation sont les Samouraï, antique noblesse d'arme et de gouvernement, dont la révolution de 1872 a aboli les privilèges, mais qui, néanmoins, ne dépouilleront pas de longtemps leur influence sur la vie publique. On admet que les Samouraï comptent à peu près 400 000 familles et 1 1/2 million d'individus. Ils sont imbus des antiques traditions de chevalerie de leur caste, et ont hérité de ses membres le caractère guerrier, porté aux aventures, avec le mépris de la mort et l'esprit de sacrifice poussé jusqu'au fanatisme quand l'honneur national est en jeu. L'administration comme le corps des officiers et des sous-officiers est actuellement composé de Samouraï presque exclusivement.

À côté de ces qualités combatives, on prête au Japonais un patriotisme poussé jusqu'à l'insupportable vanité; son ardeur est souvent un feu de paille; envers ses ennemis, on lui re-

proche une cruauté raffinée ; les vertus dont il se pare sont plus apparentes que réelles.

La grosse épreuve par laquelle passe actuellement le peuple japonais mettra en lumière ce qui dans ce jugement est vrai ou faux.

III

Les forces militaires russes en Extrême-Orient.

1. L'armée de Mandchourie et sa mobilisation.

L'armée de campagne de l'Empire russe est la plus nombreuse du globe terrestre. Sur pied de guerre, les seules troupes de première ligne mettent à la disposition du tsar 2 800 000 combattants.

Pour la formation de cette armée, un contingent de 900 000 recrues est levé chaque année ; 300 000 (en 1902, 318 000) sont incorporées. Le passage sous les drapeaux est de quatre années ; le service dans la réserve de neuf ans.

Dans la *Russie d'Europe* et au *Caucase*, les effectifs permanents forment 52 divisions d'infanterie, 10 brigades de chasseurs, 24 divisions et 2 brigades de cavalerie, 52 brigades d'artillerie, 8 groupes d'artillerie de chasseurs, 6 régiments d'obusiers de campagne, 46 batteries à cheval, 25 bataillons de sapeurs. Le tout, groupé en 25 corps d'armée, plus un certain nombre d'unités indépendantes, compte 1018 bataillons, 636 escadrons, 501 batteries.

Dans le gouvernement militaire du *Turkestan* sont stationnés, en fait de troupes de campagne, 40 bataillons, 48 escadrons, 17 batteries, 2 bataillons de sapeurs.

Dans le gouvernement militaire sibérien d'*Omsk* : 9 bataillons, 8 escadrons, 2 batteries.

Au commencement de 1903 stationnaient en Extrême-Orient deux corps d'armée, forts l'un dans l'autre, de 52 bataillons, 34 escadrons, 19 batteries, 3 bataillons de sapeurs.

En résumé, l'effectif total de paix est pour l'Empire entier de 1127 bataillons, 726 escadrons, 539 batteries, 30 bataillons de sapeurs.

Pendant l'année 1903, de nouveaux renforts furent dirigés

sur l'Extrême-Orient. Les brigades de chasseurs de la Sibérie orientale furent portées de six à neuf, chacune à quatre régiments de deux bataillons ; le nombre des bataillons devint ainsi de 72. L'organisation des nouvelles formations se poursuit de la façon suivante : un certain nombre de régiments d'infanterie d'Europe (à quatre bataillons) fournissent chacun une de leurs compagnies. Celles-ci sont remplacées dans le régiment par des hommes des quinze autres compagnies plus un appoint de recrues qui maintient les effectifs.

Dans l'été 1903, deux brigades à 8 bataillons, avec un groupe de 3 batteries (de 8 pièces chacune), furent dirigées sur la Transbaïkalie « pour procéder à des essais de transport par le chemin de fer sibérien ». Ces brigades furent empruntées au X^e corps d'armée à Karkow, 31^e division, et au XVII^e, à Moscou, 35^e division. Ces troupes, auxquelles il faut ajouter la 1^{re} brigade de réserve sibérienne à 4 bataillons stationnés en Mandchourie, portèrent les forces d'infanterie à 92 bataillons.

En *cavalerie*, stationnaient en Extrême-Orient les brigades cosaques de Transbaïkalie et de l'Oussouri et deux régiments indépendants, au total 35 escadrons.

Artillerie : Deux brigades d'artillerie de campagne de la Sibérie orientale, l'une de 8, l'autre de 4 batteries, le demi-régiment de Transbaïkalie : deux batteries de 8 pièces, deux batteries à cheval de Cosaques à 6 pièces. Comme formations nouvelles arrivèrent les deux groupes à trois batteries des X^e et XVII^e corps d'armée, et deux groupes à deux batteries d'artillerie de chasseurs. Total, 24 batteries attelées et deux batteries à cheval, représentant 204 pièces.

Génie : 3 bataillons.

Troupes de forteresse : 9 bataillons d'infanterie de forteresse, dont 4 à Port-Arthur, 4 à Vladivostok et 1 à Nikolajewsk ; 2 bataillons d'artillerie de forteresse, 1 bataillon de chemins de fer, 1 compagnie de sapeurs et 3 de mineurs, une section de télégraphe.

Le décret de mobilisation du 10 février ordonne la formation de *troisièmes bataillons* dans les régiments de chasseurs de la Sibérie orientale.

Les brigades de réserve russes à 4 bataillons forment le noyau de quatre régiments constitués à la mobilisation par l'appel de réservistes. La 1^{re} brigade de réserve de Sibérie

forma donc la I^{re} division de réserve de Sibérie à 16 bataillons de campagne.

Des régiments cosaques du deuxième tour de la Sibérie orientale pour la formation desquels les régiments du premier tour disposent en temps de paix de nombreux officiers surnuméraires, fut formée la I^{re} division de cosaques de Transbaïkalie. Sera constituée de la même façon la cavalerie de corps du IV^e corps d'armée de Sibérie.

Pour l'artillerie aussi de nouvelles formations et des envois d'Europe indispensables entrent en ligne de compte, mais les renseignements font défaut.

L'ordre de mobilisation a créé un troisième corps d'armée de Sibérie. Peu après a été désigné le commandant d'un quatrième corps. L'infanterie des trois premiers corps a été formée, par corps, de trois brigades de chasseurs. Restent pour le IV^e les deux brigades d'infanterie des 31^e et 35^e divisions et la I^{re} division d'infanterie de réserve sibérienne. Ainsi, et jusqu'au moment où de grands corps de troupes auront pu arriver d'Europe, l'armée de Mandchourie aura la constitution suivante :

I^{er} corps d'armée de Sibérie : 36 bataillons, 14 escadrons, 8 batteries (dont 2 batteries de montagne).

II^e corps d'armée de Sibérie : 36 bataillons, 12 escadrons, 7 batteries (dont 1 à cheval).

III^e corps d'armée de Sibérie : 36 bataillons, 12 escadrons, 7 batteries (dont 1 à cheval).

IV^e corps d'armée de Sibérie : 32 bataillons, 12 escadrons, 6 batteries.

Div. de cav. de Transbaïkalie : 24 escadrons, 2 batteries (à cheval).

Total : 140 bataillons, 74 escadrons, 30 batteries, dont deux batteries de montagne, quatre batteries à cheval, en tout 232 canons.

Comme une brigade de chasseurs a été envoyée en renfort à Port-Arthur et à Vladivostok, il ne restera disponible, une fois la mobilisation achevée, que 116 bataillons d'infanterie pour les opérations en rase campagne. Les forces combattantes de l'armée de campagne seront ainsi réduites à 92 000 fusils, 10 300 sabres et 232 canons.

La question se pose maintenant du temps nécessaire à la mobilisation.

Au moment de l'ouverture des hostilités, les garnisons russes de l'Asie orientale étaient réparties sur un territoire compris de Schann-Haï-Kwan à Nikolajewsk, 2500 km., et du lac Baïkal à Vladivostok, 2000 km. La 1^{re} division de réserve de Sibérie avait à prélever dans ce rayon si étendu et privé en grande partie de télégraphe et de chemins de fer 14 000 réservistes. Les cosaques du deuxième tour devaient y être levés également. Les deux brigades des 31^e et 35^e divisions devaient tirer d'Europe 8000 réservistes à transporter par voie ferrée en Mandchourie après leur réunion dans les camps sis à l'est du Baïkal.

Pour les 72 bataillons de chasseurs stationnés en Orient, l'augmentation est de 8 à 10 000 réservistes tirés d'Europe. Quant aux 36 troisièmes bataillons des régiments de chasseurs, représentant 36 000 hommes, ils sont formés en Europe et de là transportés sur le théâtre des opérations.

Doivent être aussi transportés les réservistes de 26 batteries de campagne et les autres batteries d'Europe.

La mobilisation de la cavalerie et de l'artillerie exige en outre de grands transports de chevaux. Est également indispensable le transport de chevaux et de voitures pour les trains dont les effectifs ne représentaient pas, à l'ouverture de la guerre, la moitié des besoins des quatre corps d'armée.

Ce ne sera qu'une fois toutes ces exigences accomplies que l'on pourra songer à tirer de la Russie d'Europe d'autres grandes unités.

2. *Le chemin de fer transsibérien.*

Pour la compréhension de la mobilisation russe et pour celle de la conduite des opérations, il est nécessaire de déterminer une fois pour toutes la capacité d'exploitation du chemin de fer transsibérien. Celui-ci sera jusqu'à un certain point l'artère vitale dont dépendra le nombre et l'état des troupes en Extrême-Orient.

La ligne de Sibérie a été établie avec une hâte qu'expliquent de pressantes nécessités politiques et militaires, mais qui n'est pas un facteur de solidité. A la vérité, une reconstruction doit lui procurer son intégrale capacité d'exploitation, mais cette reconstruction, actuellement en œuvre, est loin d'être terminée.

La ligne est à voie unique ; les intervalles entre les stations

de croisement sont de 40 kilomètres au maximum¹. Une partie des ponts sont en bois ; la voie est établie légèrement, les traverses très séparées les unes des autres. Certaines installations sont même provisoires. Dans l'Oural et dans le massif montagneux du Chingam, au nord de la Mandchourie, les rampes sont si raides et les courbes à si courts rayons que les trains circulent par tranches attelées de deux locomotives et poussées par une troisième. Il en sera ainsi dans le Chingam tant qu'un tunnel projeté de 3000 m. n'aura pas été percé. D'une manière générale, des locomotives lourdes ne peuvent être employées sur tout le réseau non plus que de longs ou de lourds convois. En plusieurs points, le trafic risque en hiver des interruptions causées par l'accumulation des neiges que chasse le vent, tandis qu'au printemps, les glissements de terrain sont à redouter.

Le lac Baïkal partage la ligne en deux sections. L'achèvement du tronçon qui doit la compléter en contournant le lac au sud est prévu pour le milieu d'août 1905. En attendant, les communications se font par le lac, à l'aide de deux bateaux, dont l'un, le *Baïkal*, peut transporter 18 voitures, l'autre, l'*Agara*, 12. Le trajet, aller et retour, ne pouvant être accompli plus de deux fois en 24 heures, c'est 120 essieux qui peuvent être traversés par jour.

Pour l'hiver, depuis l'ouverture des hostilités, une voie ferrée a été établie sur la glace épaisse d'un mètre, destinée au transport sur la rive orientale de matériel de chemin de fer vide. La section orientale du Transsibérien manque, en effet, de matériel roulant. Les colonnes font la traversée à pied ou à cheval. Mais il faut compter avec les tempêtes violentes qui ne sont pas rares dans ces parages, et qui peuvent interdire toute traversée pendant des jours entiers. En hiver, le thermomètre se maintient d'une manière durable entre -30 et -40 degrés centigrades.

Même en faisant abstraction de ce trajet, le plus compliqué, il y a lieu de remarquer que la capacité de transport de la ligne sur terre est restreinte. Au moment de la révolte des Boxers, il n'a pas été possible de lancer, en 24 heures, plus de trois trains de trente essieux (sans locomotive). Actuellement, ce maximum

¹ C'est l'intervalle maximum qui compte pour le calcul du nombre des trains pouvant passer par jour.

peut-être porté à sept; certains journaux russes disent même neuf, ce qui est difficilement admissible.

Un exemple nous mettra mieux à même d'apprécier le rendement possible.

Un régiment d'infanterie russe, à 4 bataillons (3200 fusils), compte, sur pied de guerre, 7 officiers d'état-major, 72 capitaines et officiers subalternes, 4000 hommes, 43 chevaux de selle dont 13 pour estafettes montées, 150 chevaux de trait, 43 chariots à quatre roues, 34 chariots à deux roues.

Pour évacuer un régiment, il faut : Pour l'état-major et son bureau : 4 essieux ; pour les officiers de troupe : 16 essieux ; pour les 4000 soldats, à 14 par essieu : 286 essieux ; pour 193 chevaux, à trois par essieu : 64 essieux ; pour 120 essieux de chariots : 80 essieux de wagons ; soit, au total, 450 essieux.

En outre, le régiment doit emporter des vivres pour 25 jours au moins, afin de n'être pas obligé, pendant le voyage et les premiers jours de son arrivée à destination, de prélever sur les rations de réserve ni sur les approvisionnements de l'intendance.

Tablons sur un minimum, admettant qu'ici ou là, en cours de route ou sur le théâtre des opérations, il est possible de compléter l'ordinaire. A un kilo par jour et par homme, y compris l'eau potable, et à cinq kilos par jour et par cheval, cela représente 125 tonnes pour 25 jours. Déduction faite du poids propre des wagons, l'on peut charger l'essieu de deux tonnes, au plus, en sorte que c'est encore 63 essieux accaparés par les vivres.

Le transport du régiment d'infanterie exigera donc 512 essieux.

Or, sur un train de 30 essieux, il en faut réserver deux pour le personnel du train et deux autres pour une voiture-cuisine avec pharmacie, provisions courantes, etc. Restent disponibles pour les besoins proprement militaires, 26 essieux, ce qui représente pour les 512 essieux du régiment 20 trains en chiffre rond. A raison de sept convois par jour, le transport exigera donc trois fois vingt-quatre heures ; à raison de neuf convois, deux jours et demi. En définitive, on peut poser cette donnée, que le Transsibérien est capable de transporter une moyenne de 1300 à 1600 combattants par jour, avec leurs états-major, leur train et le matériel d'entretien.

S'il s'agit des réservistes, sans chevaux, ni train, ni appro-

visionnements, cette moyenne peut être élevée à 2500-3000 hommes.

Un autre calcul, que nous ne détaillerons pas, permet de conclure que la ligne n'est pas en mesure de ravitailler en denrées alimentaires une armée de plus de 250 à 300 000 hommes et 40 à 50 000 chevaux. Une fois cet effectif atteint, toute la capacité de transport du chemin de fer sera accaparée par les exigences de l'entretien et les convois de renforts cesseront d'eux-mêmes.

Ces appréciations paraissent confirmées par la récente nouvelle que le 15 mars commencerait le transport de troupes des X^e et XVII^e corps d'armée. Ainsi les envois de renforts nécessités par la mobilisation des formations ci-dessus indiquées ont duré jusqu'au 15 mars, c'est-à-dire que ce jour-là se sont ébranlés les convois emportant les derniers échelons de ces renforts. Le trajet comportant une durée de 22 jours, ils ne parviendront que le 5 avril à Kharbin.

Le transport des deux corps d'armée, dont deux brigades, avec probablement deux groupes d'artillerie, sont déjà en Extrême-Orient, prendra deux mois, durée du voyage compris. Ces troupes ne seront donc prêtes à entrer en ligne en Mandchourie qu'au milieu de juin. Nous n'avons donc pas, pour l'instant, à nous en occuper.

3. *La flotte russe.*

L'Empire russe possède deux flottes séparées, celle de la Baltique et celle de la Mer Noire. Cette dernière, de beaucoup la moins importante, ne peut, pour la guerre actuelle, entrer en ligne de compte, des traités internationaux lui interdisant le passage du Bosphore et des Dardanelles.

La flotte de la Baltique a libre accès dans toutes les mers. A elle seule, elle possède sur les forces japonaises une importante supériorité en vaisseaux de ligne et en croiseurs cuirassés. Mais au début de la guerre, une moitié de cette flotte seulement avait atteint les eaux de Chine.

En 1904, la flotte russe de la Baltique comptait 20 vaisseaux de ligne, soit 220 700 tonnes, dont 7 encore en construction et 13 en service, et 14 grands croiseurs déplaçant 111 200 tonnes. Au moment où le Japon ouvrit les hostilités, se trouvaient en Extrême-Orient :

Carte du Théâtre de la guerre en Extrême Orient Karte vom Kriegsschauplatz in Ost-Asien.

Revue militaire suisse

Planche VIII



Geograph. Anstalt H. Künemeyer & Frey Bern.

Geographischer Karten Verlag Bern H. Künemeyer & Frey u. A. Francke

Leuchtturm
 Chinesische Mauer & Palisade
 Missionsunterstellungen
 Befestigungen
 Straßen & Pässe
 Kabel
 Bahnen in Betrieb
 25 Std. Fahrtdauer in Stunden
 Tsché-mul-p'ho Freihandelshäfen
 Wladiwostok Kriegshafen

1 : 5,000,000

Sept vaisseaux de ligne : *Cesarewitch*, de 13 300 tonnes ; *Retvisan*, *Pobjeda*, *Pereswiat*, de 12 900 tonnes chacun ; *Sebastopol*, *Poltawa*, *Petropawlowsk*, de 11 100 chacun.

Quatre croiseurs cuirassés : *Rossija*, 12 800 ; *Gromoboï*, 12 000 ; *Rurik*, 11 100 ; *Bajan*, 7900 tonnes.

Sept croiseurs protégés : *Bogatyr*, 6800 ; *Diana* et *Pallada*, 6700 ; *Varyag*, 6600 ; *Askold*, 6100 ; *Bojarin*, 3300 ; *Novik*, 3000 tonnes.

Sept canonnières de haute mer ;

Trois croiseurs-torpilleurs ;

Vingt-quatre contre-torpilleurs ;

Dix-neuf torpilleurs ;

Deux transports-torpilleurs ;

Vingt vapeurs d'autres catégories.

En tout, 93 bateaux, avec un effectif d'équipages de 15 000 hommes, un déplacement de 202 000 tonnes et un armement de 42 gros canons, 220 moyens et 850 pièces à tir rapide.

Les cuirassés d'escadre et la plupart des grands croiseurs sont de construction nouvelle. Par le tonnage et l'armement de ses cuirassés et croiseurs-cuirassés la flotte russe se rapprochait fort de la flotte japonaise. Elle ne lui était dans tous les cas pas si fort inférieure que dans des circonstances un tant soit peu favorables elle ne pût contrebalancer les chances d'un combat décisif. Il est possible que la situation réelle n'ait pas répondu absolument aux apparences. Comme la majeure partie de ses constructions sortent de chantiers russes et ont été armées en Russie, il est permis de se demander si l'industrie de ce pays a atteint le degré de perfection nécessaire pour une aussi considérable entreprise. Il est aussi permis de se demander quels sont les qualités du facteur personnel. Certes, la Russie recrute sur les rives de la Baltique d'excellents marins de nationalités allemande et suédoise. Mais il faut tenir compte du rapide accroissement de la flotte, qui, peut-être, avec en outre les obligations politiques de la russification, ont engagé l'autorité à faire appel à des renforts de l'intérieur qui ne sauraient élever autant que cela peut être désirable les qualités de l'armée navale.

La guerre navale en février et mars.

1. *La surprise de la flotte russe à Port-Arthur.*

S'emparer de la Corée et l'occuper ; expulser les Russes de la Mandchourie méridionale, tel le but du commandement japonais. C'est une mission nettement offensive, politiquement et stratégiquement.

Du côté russe, gagner du temps est le principal objectif : gagner du temps afin de réunir les abondantes ressources de l'empire pour la défense puis pour la contre-attaque. Ainsi, au début, stratégiquement aussi bien que politiquement, mission défensive.

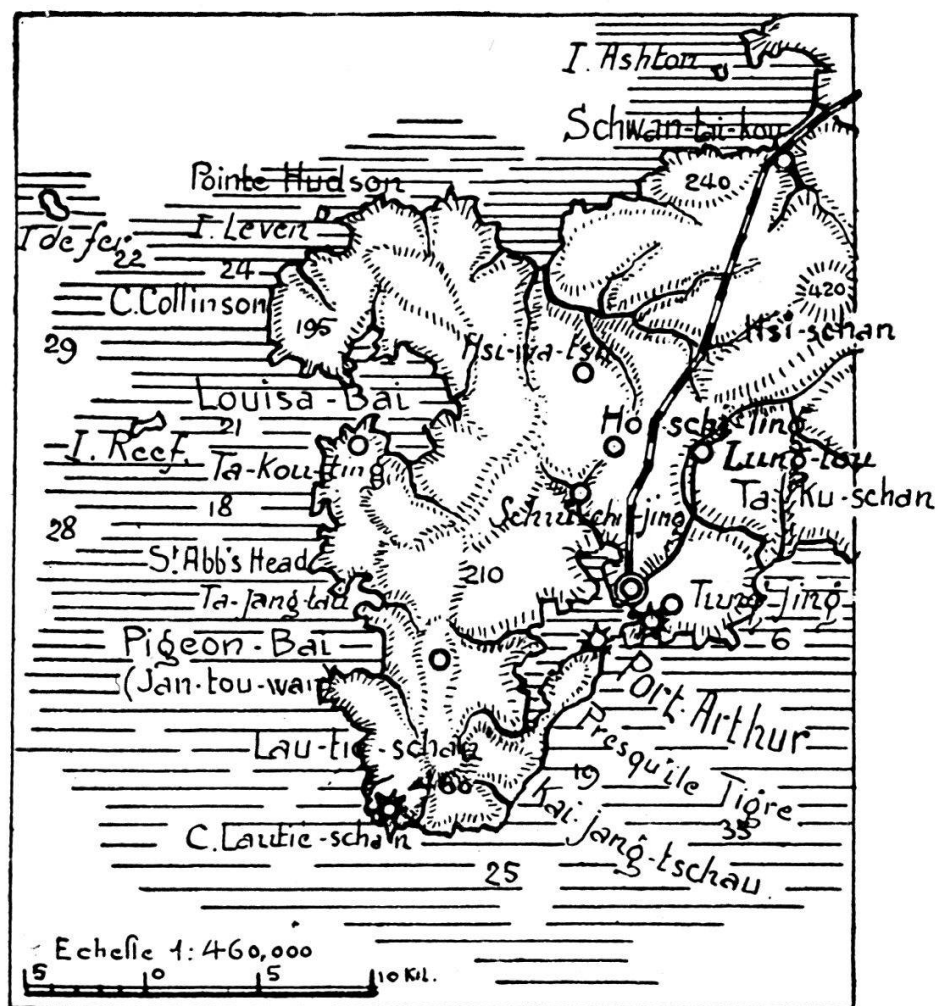
Si le Japon veut prendre pied sur le continent solidement, une condition préalable s'impose à lui : la destruction ou tout au moins l'amointrissement des forces navales russes.

Alors que la guerre devenait imminente, l'amiral Alexeïef, vice-roi de l'Asie orientale, a divisé sa flotte. Elle forme deux groupes éloignés l'un de l'autre. A Vladivostok, une escadre de quatre croiseurs, *Rurik*, *Rossja*, *Gromoboï* et *Bogatyr* sous le contre-amiral Reitzenstein. A Port-Arthur, le gros. Cependant le croiseur rapide *Varyag* et la canonnière *Koreetz* avaient convoyé le vapeur russe *Sungari*, chargé de troupes destinées à la garde de la légation russe à Séoul. Ayant débarqué ces troupes à Chemulpo, les trois bâtiments y sont demeurés, tant pour la protection de la légation que pour surveiller les agissements japonais, débarquement de soldats déguisés, par exemple, et importation sur le territoire « neutre » de la Corée de matériel de guerre, toutes entreprises auxquelles, depuis quelque temps, le Japon se livrait. Là, cette petite escadre fut surprise par l'ouverture des hostilités.

Il paraît aussi que l'insuffisance du port de Port-Arthur n'aurait pas été étrangère à cette dispersion de la flotte. Quoi qu'il en soit, l'amiral russe se mettait ainsi dans l'impossibilité de se porter à la rencontre des Japonais et de leur livrer un combat décisif avec quelque chance de succès. Avec des forces réunies, celui-ci n'eût point été impossible. En 1866, à Lissa, l'amiral autrichien Tegethoff l'a emporté dans des conditions

analogues, et d'autres héros de la guerre maritime avant lui, cela malgré des différences d'effectifs sensiblement plus fortes.

Mais il semble être rentré dans les plans du commandement russe de comprendre la flotte dans ses intentions défensives ; de se borner, depuis les positions de flanc de Vladivostok et de Port-Arthur, à menacer de surprises les débarquements japonais et d'attendre des renforts d'Europe.



Port-Arthur.

Le port fortifié de Port-Arthur, à l'extrémité sud-est de la presqu'île du Liao-Tung, est un port naturel encaissé dans le plateau escarpé qui domine la mer. On y pénètre du sud par un goulet de 260 mètres de large environ et d'une longueur de 700 mètres. A l'intérieur des terres, ce goulet s'élargit en un bassin à deux ramifications, le « port ouest », de moindre dimension, et le « port est », plus étendu. Ce dernier, profondément creusé, est le port de guerre. La ville est construite

tout autour. Il a suffisamment de fond pour recevoir les bâtiments de guerre, mais son exigüité ne lui permet pas de les recevoir en grand nombre. Sur les hauteurs qui encadrent la ville et les quais, sont établis les forts et les batteries. Les marées sont très fortes. A marée basse, émergent le long de la côte rocheuse de longs îlots plats. La traversée du goulet est interdite pendant ce temps aux navires de plus de 7 mètres de tirant d'eau. Pour être prête au combat, la flotte russe devait s'ancrer dans la rade extérieure.

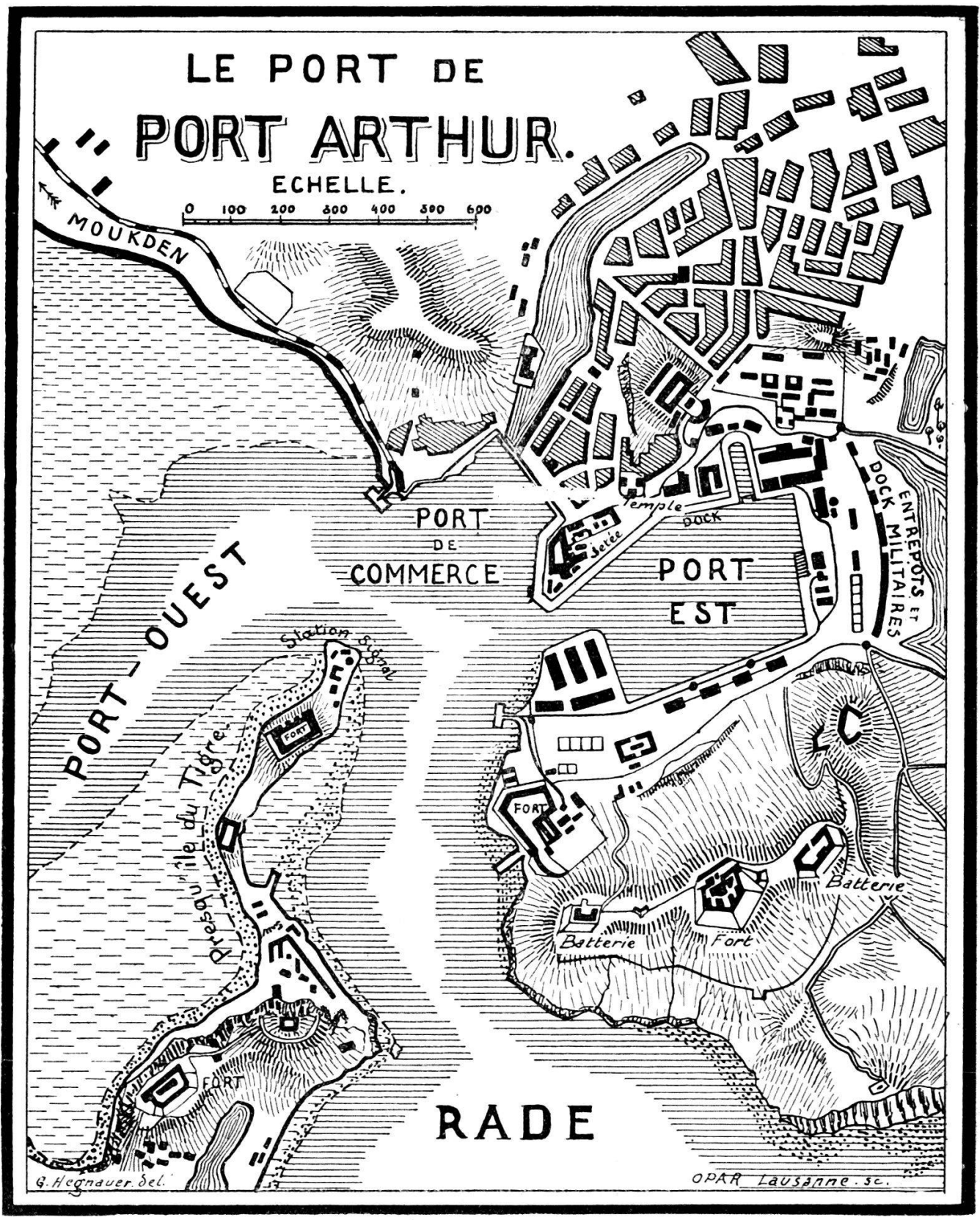
Le 6 février, date de la rupture diplomatique, l'escadre, sous les ordres de l'amiral Stark, sortit du port et jeta l'ancre dans la rade extérieure. Elle comprenait les sept vaisseaux de ligne : *Cesarewitsch*, *Retvisan*, *Petropawlowsk*, *Poltawa*, *Sébastopol*, *Pereswijat* et *Pobjeda* ; les six croiseurs : *Bajan*, *Diana*, *Pallada*, *Askold*, *Nowik* et *Bojarin*, et 13 contre-torpilleurs et torpilleurs. L'amiral Stark fit éclairer vers l'est et le sud.

Aux environs de minuit, dans la nuit du 8 au 9 février, fut signalée l'approche de la flotte japonaise, et tout-à-coup, inattendus, surgirent à proximité immédiate les torpilleurs japonais. Ils furent accueillis par un feu violent de l'artillerie à tir rapide.

L'amiral Togo, commandant de la flotte de combat japonaise, forte de 5 cuirassés d'escadre, 12 croiseurs et 14 torpilleurs et contre-torpilleurs, avait quitté le port de Sassebo, sur la côte ouest de l'île de Kiushiu, le 6 février au soir. Il s'était mis en route, accompagnant six transports chargés de troupes à destination de Tschemulpo. Il devait couvrir leur débarquement.

L'intention des Japonais était de jeter une armée sur le continent, sans même avoir recherché au préalable une décision sur mer, et de s'emparer de la capitale ainsi que de l'administration coréennes, soit d'un Etat qui avait déclaré sa neutralité, reconnue formellement par la Russie comme par le Japon !

L'amiral Togo apprit la présence de la flotte russe devant Port-Arthur par des radiogrammes échangés entre l'amiral Alexeief et Tschemulpo et qu'interceptèrent les croiseurs japonais. Arrivé à la hauteur de Mokpo, il résolut de ne pas se borner à couvrir d'une manière passive le débarquement de Tschemulpo, mais d'attaquer la flotte ennemie. Il laissa l'amiral Uriu escorter le transport avec les quatre plus anciens croiseurs et trois torpilleurs, et se dirigea avec le gros sur Port-Arthur.



Les petits traits espacés et les pointillés autour du port ouest et le long des côtes figurent les terres à sec à marée basse.

A 60 milles de Port-Arthur, la flotte stoppa. Quatre divisions de torpilleurs prirent les devants : l'une marcha sur Dalny comme détachement de flanc-garde ; deux, sur le front, piquèrent droit sur la flotte russe ; la quatrième tourna par le sud, avec mission de s'interposer entre les bâtiments ennemis et l'entrée du port et de soutenir ainsi l'attaque en les prenant à revers.

Aux environs de 3 heures du matin, comme les torpilleurs arrivaient à un millier de mètres des bâtiments russes, ils furent découverts par les projecteurs. Malgré un feu violent, ils approchèrent encore jusqu'à près de 600 m., puis, ayant lancé leurs torpilles, ils s'efforcèrent de regagner leur flotte, dans la demi-obscurité du matin. Tous y parvinrent, semble-t-il.

Des 18 torpilles lancées, trois seulement touchèrent le but, mais en produisant de terribles dommages. Deux des plus récents et des plus beaux cuirassés, le *Retvisan* et le *Cesarewitsch*, avaient une voie d'eau sous la ligne de flottaison ; de même le croiseur *Pallada*.

Au matin, vers neuf heures, l'amiral Togo se présenta avec le gros de sa flotte et bombardra la flotte russe et les batteries de côte. Un violent combat d'artillerie s'engage, pendant lequel les navires endommagés regagnèrent péniblement le port. Après eux, l'escadre russe battit en retraite. Le *Retvisan* resta échoué à l'entrée du chenal, sans toutefois le fermer complètement au passage des grands navires de guerre. Vers midi, la flotte japonaise s'éloigna dans la direction du sud. Elle ne pouvait attaquer les bâtiments ennemis dans un engagement rapproché, sous les canons des forts ; elle se contenta de tirer 200 obus de ses pièces de 30,5 et 15 cm., à la portée de 6000 m.

Le but des Japonais était atteint ; ils avaient couvert le débarquement de Tschemulpo ; ils avaient même obtenu plus que cela, puisque la flotte russe se trouvait affaiblie, autant qu'on peut le présumer, pour toute la durée des hostilités.

Les deux partis accusèrent des pertes minimales : du côté japonais, de 70 à 80 tués et blessés ; du côté russe, 99. Par exemple, on admettra difficilement que la flotte japonaise ait échappé sans aucun dommage au combat d'artillerie. Il est possible cependant que, suivant la déclaration de l'amiral Togo, aucun de ses bâtiments n'ait été mis hors de combat.

2. *Combat naval de Tschemulpo.*

Le soir du 8 février, les torpilleurs *Kisi* et *Hato* éclairant la marche de l'escadre de l'amiral Uriu donnèrent contre la canonnière *Koreetz* qui croisait devant la rade de Tschemulpo. Elle lâcha quelques coups de canon puis battit en retraite dans le port, où se trouvait le *Varyag* (6570 tonnes, 23 nœuds, 12 canons de 15 cm.) et le transport *Sungari*.

Le 9 au matin, l'amiral Uriu intima au capitaine du *Varyag* de quitter le port, à défaut de quoi l'escadre se verrait obligée de l'attaquer dans le port même.

A 11 heures, le *Varyag* et le *Koreetz* franchirent la passe. Ils furent pris aussitôt sous les feux convergents des quatre croiseurs japonais. Au son de l'hymne national *La vie pour le tsar*, les deux bâtiments se ruèrent au combat avec un courage désespéré contre des forces infiniment supérieures. Obligé de battre en retraite, le *Varyag* parvint à s'échouer près de l'entrée du port. Son capitaine donna l'ordre au *Koreetz* de se faire couler, et de même au *Sungari*, demeuré dans le port. Une partie des équipages furent recueillis par les bâtiments de guerre français, anglais et italien mouillés dans le bassin. Les Russes comptèrent 41 tués et 64 blessés. Le combat avait duré une demi-heure.

Aussitôt les Japonais procédèrent au débarquement de la brigade mixte qui se trouvait à bord des transports. Le lendemain, ils occupaient Séoul.

La journée du 9 février coûta à la flotte russe de l'Extrême-Orient le quart de ses forces combattantes.

3. *Les autres combats navals à Port-Arthur en février et en mars.*

Le 11 février, les Russes perdirent le bateau pose-torpilles *Yénisséï*. Celui-ci avait donné devant Dalny sur une de ses propres mines et coula sur-le-champ.

Dans la nuit du 13 au 14, une division de torpilleurs japonais apparut, commandée par le contre-amiral Nayag. Elle fut démasquée par les projecteurs, et les torpilles lancées par les contre-torpilleurs *Hayatori* et *Asabiri* furent sans résultat. Le

feu des forts et une mer orageuse obligèrent la division à se retirer avant la pointe du jour.

Une attaque plus sérieuse succéda dans la nuit du 23 au 24 février. La flotte japonaise qui se trouvait au nord-est de Dalny, près de l'île Blonde, forma une escadre de cinq vieux vapeurs de commerce chargés de pierres; ils étaient destinés à être immergés dans le goulet du port de manière à le fermer aux gros bâtiments. Une division de torpilleurs les escorta avec mission de recueillir les équipages une fois l'opération de la submersion en état.

L'approche des Japonais fut trahie à 1 h. du matin par les projecteurs du *Retvisan* toujours échoué dans le port. Les batteries de côtes ouvrirent un feu violent et réussirent à couler ou à incendier les cinq brûlots à mi-chemin de leur parcours; leurs équipages ayant dû les abandonner avant l'immersion, ils échouèrent au large du goulet. Le contre-amiral Stark mit à la poursuite des torpilleurs japonais qui se retiraient ses contre-torpilleurs appuyés par l'escadre de croiseurs. Mais comme à 9 h. se présentait la flotte de combat japonaise, les poursuivants reçurent l'ordre de regagner le port. Le *Nowik* dut demeurer quelques instants en arrière pour protéger le retour de deux contre-torpilleurs qui s'étaient éloignés à l'ouest. L'un, *Retschitelny*, parvint à passer sous le feu des Japonais, non sans pertes; à sa suite, le *Nowik* disparut dans le port. L'autre, *Wnutschitelny*, capitaine prince Liefen, voulut fuir dans la Pigeon bay, à l'ouest de la presqu'île. Poursuivi par un croiseur japonais, il fut coulé à fond.

Entre temps, la flotte japonaise bombardait le fort et les batteries. Les pertes des Russes ne sont pas connues; elles ne peuvent cependant avoir été nulles, car les emplacements des batteries sont de simples ouvrages en terre et maçonnerie sans cuirassements, et les bateaux serrés dans le port étroit semblent devoir présenter un but sûr.

A midi, la flotte japonaise s'éloigna.

Pendant deux semaines, les Japonais bornèrent leur activité à bloquer et à observer Port-Arthur. Sans doute aussi réparèrent-ils des avaries. Ce n'est que dans la nuit du 9 au 10 mars que nous retrouvons l'amiral Togo arrivant de la direction de l'Est à 1 h. du matin. Deux divisions de torpilleurs pénètrent inaperçues dans la rade; ils se mettent en devoir d'y noyer

des mines. Comme à la pointe du jour ils vont pour rallier la flotte, ils se heurtent à des torpilleurs russes rentrant de croiser au large. Un combat immédiatement des plus vifs s'engage au cours duquel les belligérants se serrent de très près. Cependant les bâtiments japonais, malgré leur nombre supérieur, sont contraints d'abandonner la lutte; elle les amenait de plus en plus sous le canon des forts. Leur croiseur *Akashi* et les contre-torpilleurs *Kasumi* et *Akasuschi* accusèrent 7 tués et 8 blessés (?); ils subirent quelques avaries. Les Russes également ne regagnèrent pas le port sans peine.

Deux heures plus tard, deux autres contre-torpilleurs russes qui rentraient également de la haute mer, venant du sud, furent appréhendés par une troisième division de torpilleurs ennemis. Ceux-ci entreprirent la poursuite. Il était 7 h. du matin. Les Russes firent des efforts désespérés pour franchir la ligne japonaise. Un des contre-torpilleurs, le *Retschitelny* y réussit, non sans lourdes pertes. L'autre, le *Stereguntschy*, après avoir vu tomber presque tous ses hommes d'équipage, fut pris, à 8 h. du matin, par le contre-torpilleur japonais *Sassanami* qui le remorqua hors du feu des batteries côtières. Mais à 10 h., étant toujours à la remorque, il coula. Sauf quatre matelots qui furent sauvés, le reste de l'équipage d'une quarantaine d'hommes, se noya.

Sur ces entrefaites, le gros de l'escadre japonaise approcha, recueillant la flottille des torpilleurs. Dès 10 h., ses cuirassés commencèrent un actif bombardement du fort intérieur, embossés au sud du cap Liao-Tschang, pointe sud de la presqu'île, tandis que les croiseurs prenaient position en face de l'entrée du port, favorisant un tir concentrique. Ce bombardement dura jusqu'à 12 h. 45. Il doit avoir causé de sérieux dommages dans les batteries, la ville et le port.

Vers 2 h., l'escadre russe sortit et ouvrit le feu, mais la flotte japonaise se retira bientôt, ne voulant pas attaquer à portée des batteries de la rive.

L'amiral Stark avait été rappelé de Port-Arthur pour « raison de santé ». L'amiral Makaroff l'avait remplacé le 9 et l'on constatait aussitôt chez la flotte russe des allures plus offensives.

Ces attaques successives de Port-Arthur ont eu moins en vue un résultat décisif sur ce point que de causer des dommages, de fixer les Russes, et de garantir ainsi contre des interruptions possibles les transports de troupes en Corée. On peut dire que

ce but a été atteint, malgré l'échec de « l'embouteillage » dans le port. Cette opération aurait l'avantage de permettre le blocus de la place avec de moindres forces; le gros de la flotte assaillante deviendrait disponible pour d'autres entreprises au lieu de s'immobiliser devant la forteresse.

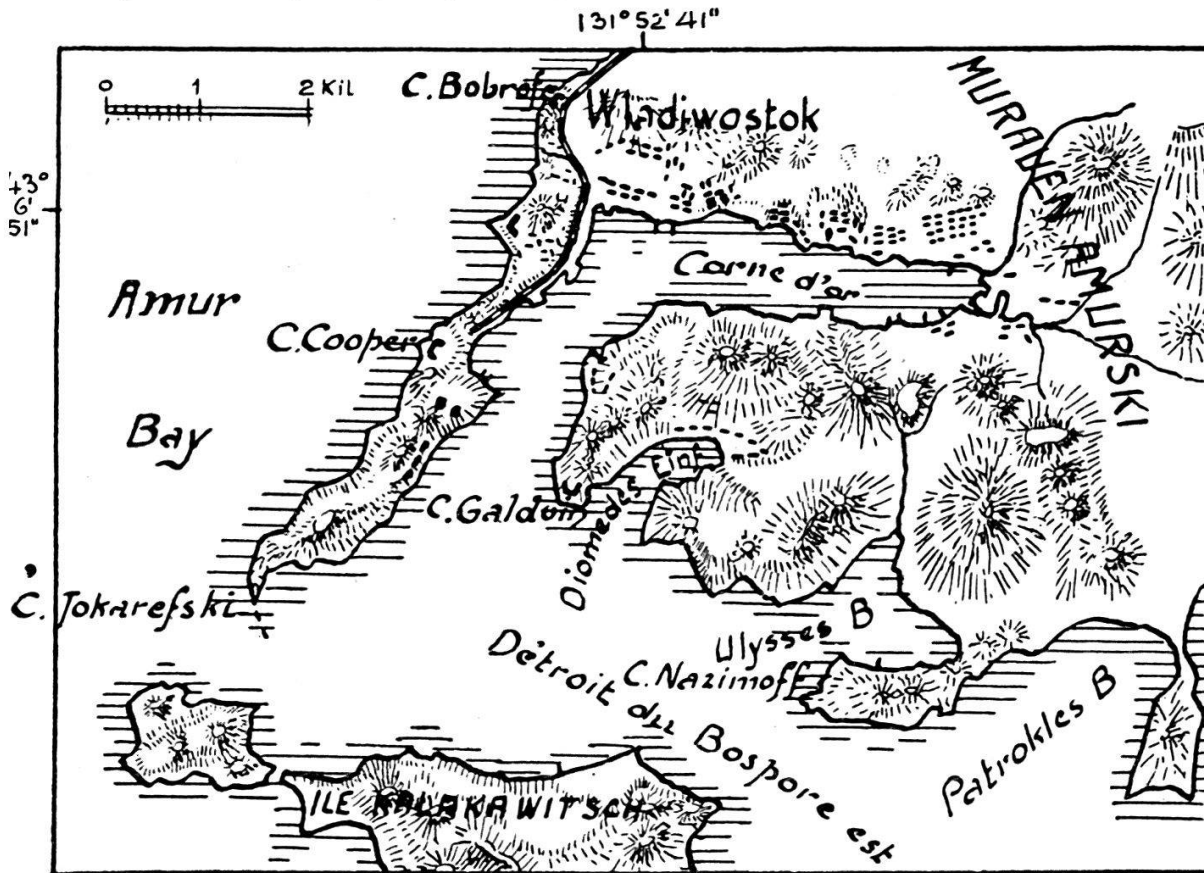
Le 22 mars encore, dans l'obscurité du premier matin, des torpilleurs japonais tentèrent à plusieurs reprises de pénétrer dans le port; leurs efforts furent déjoués par les bâtiments de garde et les batteries côtières. Lorsqu'à la pointe du jour, le gros de l'escadre de l'amiral Togo se présenta devant la place, l'amiral Makaroff donna l'ordre de lever l'ancre. Toute l'escadre russe sortit dans la rade en formation de combat, et un duel intense d'artillerie s'engagea. Mais vers 11 h., la flotte japonaise, comme précédemment, rompit le combat. Elle ne pouvait caresser l'espoir d'un résultat décisif à portée des forts. D'autre part, les Russes ne sauraient rechercher leur ennemi dans un combat de haute mer.

Le mois de mars ne devait pas s'achever sans que les Japonais renouvelassent encore une fois leur tentative d'immerger des épaves dans la passe. Ce fut dans la nuit du 26 au 27. Quatre brûlots escortés de torpilleurs furent dirigés vers le goulet. Le succès fut moindre encore que le 24 février. Le contre-torpilleur russe *Silny*, lieutenant Krimitzki, aperçut la flottille ennemie devant la rade extérieure; il se porta aussitôt contre le vapeur de tête et le torpilla. Une chaude lutte mit aux prises torpilleurs et contre-torpilleurs, mais les trois derniers brûlots s'échouèrent ou furent incendiés sans résultat. Le vaillant *Silny*, qui avait entrepris le combat seul contre des forces plusieurs fois supérieures, perdit 7 tués et 13 blessés; parmi ces derniers son commandant. A 4 h. du matin, les Japonais battirent en retraite. Quand au matin les bâtiments russes sortirent du port, la flotte japonaise qu'avait ralliée ses torpilleurs se montrait encore vers l'ouest; mais bientôt elle disparut, une fois de plus, sans combatre.

4. *La guerre navale dans la mer du Japon.*

Les faits de guerre à l'ouest de la Corée, dans la mer du Japon, ont eu moins de portée que ceux de Port-Arthur où sont en présence les forces principales des belligérants.

L'escadre de Vladivostok, sous l'amiral Reitzenberg, s'était ménagée une passe libre dans la glace qui obstrue le port, et le 9 février, quand lui parvint la nouvelle de l'ouverture des hos-



Est de Greenwich.

131° 52' 41"

Vladivostok.

tilités, elle s'apprêta à sortir. L'escadre étant constituée de quatre croiseurs *Rurik*, *Rossja*, *Gromoboï* et *Bogatyr*, de trois contre-torpilleurs et d'un transport, mit le cap sur l'est, se dirigeant vers le détroit de Tsugaru, apparemment avec l'intention de bombarder Hakodate, port japonais et place de garnison située à la pointe sud de l'île de Yesso.

Le 11 février, cette escadre fut en vue de Fukujama, sur la côte niponne; elle y coula un vapeur de commerce, qui cherchait à fuir, et recueillit la plus grande partie de l'équipage qui fut renvoyé au Japon.

Pendant quelques jours la tempête et des rafales de neige empêchèrent l'entrée dans le détroit de Tsugaru; puis, comme était signalée l'approche d'une flotte japonaise supérieure de plusieurs bâtiments, les Russes se retirèrent.

Le 1^{er} mars, l'escadre de l'amiral Kamura, — cinq grands croiseurs, deux petits et une division de torpilleurs, — pénétra dans la baie de Possiet (frontière nord de la Corée) à une centaine de kilomètres au sud de Vladivostok. Kamura croisa dans les eaux de la baie de Possiet et de Vladivostok cherchant à déterminer le stationnement de l'escadre russe, mais sans y parvenir.

Le 6 mars, au petit jour, l'escadre japonaise, en formation de combat, s'approcha de Vladivostok. A 1 h. après midi, elle commença un bombardement de la ville et du port. Elle avait pris position dans la partie sud-ouest de la baie de l'Oussouri, abritée par une presqu'île, et hors du rayon d'action des batteries russes. Le tir fut exécuté à la distance de 9 kilomètres. Ses effets ne furent pas en proportion des 200 projectiles tirés. Les Russes annoncèrent comme pertes une femme tuée et cinq matelots blessés. Ils ne ripostèrent même pas et ne laissèrent rien paraître de leur flotte. Aussi bien ne saurait-on voir de la mer l'intérieur de la rade de Vladivostok. Elle s'ouvre au sud, mais sa partie nord s'infléchit vers l'est à angle droit, et ce bras de mer est masqué par une presqu'île montagneuse.

A 1 h. 55, le tir fut interrompu. A 3 h., l'amiral Kamura reprenait la direction de la baie de Possiet, et il ne lui fut pas possible, les jours qui suivirent, de rien découvrir de l'escadre russe.

30 mars 1904.

W.

